

Mourir pour rien

REVENANT DE LA HAUTE MAURIENNE, il avait passé par le col du Galibier et redescendait vers Grenoble. Sans hâte — À quoi bon ? Il n'avait que trop de temps devant lui, et, simultanément, contradiction pas tellement surprenante, la certitude que le temps qui lui était désormais imparti diminuait avec une effrayante rapidité. La peau de chagrin, quoi ! Mais inutile d'y trop penser, de trop approfondir.

Midi passé, et voici qu'il arrivait à la Grave. Autant dîner ici qu'ailleurs, et même mieux qu'ailleurs puisque la baie du restaurant s'ouvrait directement sur le spectacle royal de la Meije. Installé devant elle, il commandait distraitemment son menu quand derrière lui la voix d'un autre convive l'a frappé : il connaissait certainement ce type là. Un coup d'œil derrière lui le lui a confirmé ; un ancien collègue, cet homme solide aux larges épaules et aux cheveux blancs, attablé avec sa femme et un couple plus jeune. Ils se sont salués d'un sourire et d'un signe de tête, sans insister : il ne voulait pas le déranger puisqu'il était en compagnie. Mais, sans le vouloir vraiment, il s'est mis à l'écouter, ainsi que l'on fait souvent au restaurant quand on y mange en solitaire. Avec plaisir, d'ailleurs, car ce collègue, s'il s'écoutait volontiers parler, était toujours intéressant.^a

a. Il s'agit évidemment de Félix Germain (1904–1992), professeur de Lettres au Lycée Champollion et fondateur de la Société Dauphinoise de Secours en Montagne.

De quoi était-il question ? De montagne, évidemment, comme c'était à prévoir de la part de ce spécialiste, auteur de maintes premières, et surtout fort d'une connaissance encyclopédique du sujet. Mais de qui ou de quoi parlait-il ? : « . . . Un guide étonnant, aussi fort rochassier que glaciériste. Vous avez peut-être remarqué le glacier des Violettes, au dessous des dents du Pelvoux. C'est là que se situe le couloir de glace auquel on a donné son nom, en toute justice. Vraiment impressionnant, même aux yeux de la technique moderne ; une pente moyenne de cinquante cinq degrés, avec des passages de soixante-dix et plus. Il est encore coté T.D. plus, et les grimpeurs actuels le considèrent toujours avec respect, alors que bien des cotations ont baissé depuis les premières ascensions. Vous connaissez la remarque humoristiques de Mummery à ce sujet : la course la plus difficile des Alpes → une entreprise sérieuse → un bon entraînement → une promenade pour dames. Le couloir dont ce guide est éponyme est encore bien loin d'en être là. — Mais pourquoi étiqueter ainsi toutes les montagnes ? (C'était la dame d'âge moyen). Comme disait Francis Jammes, on a baptisé les étoiles sans penser qu'elles n'avaient pas besoin de nom. — Pour une raison bien simple, toute pratique. L'alpiniste est ainsi averti à l'avance du niveau de difficultés qu'il aura à affronter. Ainsi évitera-t-il de s'embarquer dans une course au dessus de ses moyens. Du moins en théorie. Beaucoup trop, aujourd'hui, se décident pour une ascension devant laquelle ils seront trop tangents, en se disant qu'en cas de besoin l'hélico viendra les chercher. Ce qui est faire bon marché de la peine, des risques, et parfois de la mort, qui seront le lot des sauveteurs. Et j'en sais quelque chose puisque pendant longtemps j'ai dirigé le secours en montagne de l'Isère à l'époque où il n'y avait pas ainsi qu'aujourd'hui d'équipe spécialisée comme celle des C.R.S., mais seulement un groupe de bénévoles. Quand la sirène résonnait, chacun quittait aussitôt son boulot ; le plus

fort d'entre nous était soudeur à l'argon. Moi, je laissais là ma classe (les élèves ne s'en plaignaient jamais) et je rejoignais l'ouvrier, le journaliste et le clerc de notaire : une vraie démocratie de bonnes volontés. Mais je m'écarte, revenons à notre guide —

En effet (c'était sa femme). Quand tu te lances, tu veux tout raconter à la fois. — Avec mes excuses, même si elles ne sont pas très sincères. Donc, en quête d'une nouvelle première, ce guide a songé à la face Nord du Râteau, qui même de nos jours est assez rarement tentée et il a réussi. Cette face a très mauvaise réputation et elle la mérite. Cotée T.D. sup, ce qui ferait rire les amateurs actuels du huitième degré. Mais à aucun d'eux je ne conseillerais cette fameuse face : course longue — de dix à douze heures depuis la rimaye, mais surtout d'un rocher exécrable. L'escalade y est fâcheusement délicate et très exposée. Selon les termes codés des manuels, l'engagement y est extrême. Ce qui veut dire en langage commun qu'il est impossible d'y porter secours à une cordée en difficulté ; tout pour plaire, quoi. Mais notre homme en est venu à bout, correctement ; avec pourtant la ferme intention de ne plus s'y frotter. Il jugeait les risques de l'entreprise trop grands, et à ses yeux le risque n'en valait pas la chandelle. Ceux qui réussirent la deuxième et la troisième ascension étaient du même avis, sans oser le dire trop fort : on n'aime pas déprécier une course que l'on vient de faire, et bien rares ceux qui avouent franchement avoir eu peur.

Bon. Sur ces entrefaites, entrée en scène d'un homme que, pour diverses raisons, je me contenterai de nommer Albert, bien que son prénom fût autre. — Fût ? — Oui et vous allez savoir pourquoi. Donc Albert est venu passer quelques jours de vacances à la Grave avec sa femme et sa petite fille encore quasi bébé. Prétexte de ce choix : le lieu lui plaisait beaucoup. Raison profonde : l'attirance irrésistible, presque



1. *Face Nord du Râteau.*

pathologique, qu'exerçait sur lui la face Nord du pic Gaspard. Albert était un bon alpiniste moyen qui avait réussi un certain nombre de bonnes courses moyennes. Avec guide, jamais en leader, encore moins en solo. D'ailleurs le solo n'était pas du tout de mode à cette époque. Il a donc contacté le fameux guide et lui a énoncé la liste des ascensions qu'il avait faites, pour situer son niveau — ce qu'exige toujours un guide d'un client qu'il ne connaît pas. C'est normal. Puis il a déclaré qu'il visait exclusivement la face Nord du pic Gaspard. Le guide a refusé, indiquant les raisons que j'ai indiquées.

Mais Albert est revenu à la charge, obstinément. Nouveau refus : on ne fait pas aisément changer d'avis une caboche montagnarde, surtout celle d'un guide de tout premier plan, qui a une nette conscience de sa valeur et des risques encourus et à encourir. Croyez-vous qu'Albert ait renoncé ? pas du tout : il a proposé de doubler le tarif de la course : « Non —



2. Face Nord du Pic Gaspard.

a dit le guide. Je l'ai fait une fois, et cela suffit. Le rocher est trop mauvais et il ne faut pas tenter le diable en forçant sa chance. Je vous mène partout ailleurs, la Meije, par exemple, où il y a de très belles voies, pas des casse-gueule. » Oui, mais Albert a dit qu'il triplait le tarif, payable avant le départ. L'autre, sans plaisir, s'est laissé convaincre.

Il faut le comprendre : il était de cette génération de guides, pas trop riches, qui, la course faite, se hâtaient de rentrer leur fois, et sur le dos, s'il vous plaît, en bottes de cinquante kilos. Auriez-vous encore refusé, à sa place ? Marché conclu, donc. Et c'est alors qu'Albert, qui avait vaguement parlé à sa femme d'une virée avec un bon guide, ce qui ne la troublait pas, bien sûr, a fait quelque chose d'extraordinaire, mais de terriblement significatif : il a rédigé son testament.

Un des convives a explosé : « Mais c'est une histoire de

fou ! on ne va pas en montagne pour se suicider, surtout à deux, encordé à un guide qui n'a aucune envie de mourir. C'est aussi illogique que morbide. — Peut-être, et peut-être pas : chacun va à la montagne pour des motifs personnels, pas toujours accessibles aux autres, surtout aux non-montagnards. Une des raisons qui attirent plusieurs est la peur. — C'est bien ce que je disais, pathologique. — Attendez, laissez-moi mieux m'expliquer : on respecte la montagne, et en ce sens on la redoute. Le contact avec elle, glace ou rocher, peut avoir un côté amical, mais avec la difficulté croissante naît la peur, s'il s'agit d'un passage exposé, scabreux, si le verglas ou le mauvais temps ajoutent des difficultés inattendues, et ainsi de suite à l'infini, l'alpiniste se sait accessible à la peur — sauf pour quelques rares inconscients dont la carrière risque d'être fort brève — il sait que, dans la course qu'il entreprend, il devra lutter avec sa peur. Et c'est justement pour cette raison qu'il est là, pour affronter sa crainte, la surpasser, et se prouver à lui-même qu'il en est capable. Telles sont à la fois sa faiblesse et sa grandeur. Pour reprendre la célèbre formule de Mallory : « Quel ennemi avons-nous vaincu ? Nul autre que nous-même. »

Vous savez que je suis un vétéran, que j'ai gravi maintes montagnes, et des difficiles. Eh bien, je comprends Albert : pas complètement, bien sûr, et pas le testament, à coup sûr. Mais je suis de ceux qui se gardent de le juger et de le condamner, parce que je sens quelques-unes des raisons que je soupçonne avoir été les siennes. Rien de pathologique, comme vous le disiez, mais les complexités et les contradictions de la condition humaine.

— Admettons, même si je suis mal convaincu. Mais dans le cas présent, comment cette histoire a-t-elle fini ? — Aussi mal que possible, comme vous pouvez l'imaginer. Une fois de plus, les copains du secours en montagne ont eu droit — bénévole, je vous le rappelle — à une tâche sinistre, et horri-

blement dangereuse, étant donné la nature de la face. Je vous passe les détails : trouver les corps et les ramener, ce sont des choses que l'on n'aime pas raconter. Mais bien entendu, il fallait le faire et ils l'ont fait, au prix de quels risques ! À moi, qui étais l'ami d'Albert, m'est échu bien pis encore. J'aurais bien préféré aller avec eux. Ramasser des cadavres, j'ai dû le faire, et plus d'une fois de trop, et même des pièces détachées de cadavres. Vous vous souvenez peut-être de cet avion^a rempli de pèlerins canadiens qui s'est pulvérisé sur l'Obiou, il y a pas mal d'années^b. J'ai dû chercher un peu partout les débris, du moins ceux que le pillage des paysans du cru avait laissés. Je me rappelle cette manche d'un manteau de fourrure qui contenait encore un bras de femme orné d'un splendide bracelet. Mais passons : un mort est un mort, en morceaux ou pas, et l'on finit par se blinder, du moins relativement. Tandis que là, il m'a fallu affronter une vivante, la femme d'Albert, qui ne se doutait absolument pas de la mort de son mari. Pensez, avec un guide extraordinaire que pouvait-il risquer ? Je l'ai trouvée dans un pré, juste en dessous de la Grave, toute fraîche dans une robe à fleurs. Assise sur une couverture, elle jouait avec sa fille, un beau bébé. Et je suis arrivé en plein milieu de cette paix. Je crois bien que c'est la chose la plus pénible à laquelle j'aie été affronté dans ma longue vie.

Un silence ; puis son amie : « C'est affreux, affreux. Et il est mort pour rien. Vraiment, mourir pour rien ! » Et quand il eut quitté le restaurant avec un signe de tête amical au narrateur, tout au long de son retour vers la ville, cette phrase ne cessait de résonner en lui-même : mourir pour rien... Et encore les jours suivants. D'une pièce qu'il détestait, l'Antigone d'Anouilh, lui revenait un fragment du dialogue entre Antigone et le garde stupide qui va la mener au supplice :

a. Douglas DC-4.

b. 13 novembre 1950.



3. *Grande Tête de l'Obiou.*

« Antigone : Je ne sais pas pourquoi je meurs. — Le garde : on ne sait jamais pourquoi on meurt. » Le saint ou le héros le savent peut-être, mais pas le mortel ordinaire, le médiocre, celui qui consacre toute sa vie à repousser la pensée de la mort. Que philosopher c'est apprendre à mourir, assurait Montaigne avec sa présomption ordinaire. Mais non, cela ne peut s'apprendre, rétorque le simple bon sens. Et le divertissement, qu'attaque Pascal, s'efforce de voiler le problème, jamais de le résoudre. Est-ce que ce pauvre type du pic Gaspard s'était posé le problème ? Était-ce une solution personnelle qu'il cherchait, en faisant choix, exprès, d'une ascension quasi impossible pour lui ? Finalement, était-il mort pour rien ? Encore un de ces problèmes tragiques qui vous forcent à tourner sans recours en un cercle vicieux. Tant de gens meurent à chaque seconde, et chacun évite de se poser la question : lui, comme tous les autres. Oui — mais enfin il n'avait que cinquante ans, et, sauf accident, encore le temps

de voir venir. Faible consolation, alors que demeurait l'essentiel, trouver un sens à la mort, puisqu'elle est inévitable. Il se souvenait de l'interview d'un champion de tennis américain. À la question classique : comment voudriez-vous mourir ? Il avait répondu, aussi raide que sa balle de coup droit : « En sauvant la vie d'un autre. » Belle répartie et, selon toute apparence, absolument sincère. Bel idéal, aussi, mais hors de la portée de la plupart des gens.

Le temps passait : quoi qu'on fasse ou ne fasse pas, il passe toujours. Puis l'hiver était venu : la question non résolue se posait sans cesse à lui, et il l'évitait, un peu lâchement. Pourtant la petite phrase encombrait toujours sa conscience : mourir pour rien. Et voilà qu'après une réunion de famille, du côté d'Orcières, son neveu Charles lui avait proposé de le ramener à Gap où il trouverait un train. Le temps était mauvais, les routes enneigées, d'une neige dure et glacée ; mais Charles était optimiste, confiant dans les qualités de sa vieille Volkswagen : « Craignez pas, l'oncle : avec ma coccinelle, je passe partout ; elle est increvable. » Bon, peut-être était-ce vrai de cette horrible voiture, et son neveu n'était pas un conducteur novice, pas plus que la neige une nouveauté. *Basta.*

Et en effet il n'y a plus pensé durant la réunion, sympathique et joyeuse, si bien qu'elle s'est prolongée jusqu'à deux heures du matin. Quand ils sont partis, la nuit était glaciale, mais claire : il ne neigeait plus. Charles conduisait tranquillement et les phares éclairaient bien. On entendait la neige crisser sous les pneus. Le chauffage fonctionnait, et il s'était laissé aller à somnoler, en espérant que son neveu n'en ferait pas autant. Et puis... Que s'était-il passé ? Il se réveillait brusquement alors que l'auto se déployait en crabe, en travers de la route. Charles essayait de la récupérer, de la remettre en ligne droite, mais le volant semblait ne plus agir. Cette garce de coccinelle suivait sa fantaisie, malgré

toutes les manœuvres affolées de son conducteur. Les phares ont éclairé dans le vide, au dessus du ravin qui bordait le côté gauche de la route. Il a encore eu le temps d'une pensée stupide : « Je l'avais bien dit. », et l'auto a patiné sur un caniveau, surmonté le talus qui l'a déséquilibrée, et enfin elle est partie en tonneaux sur la pente enneigée, au travers des buissons et des arbustes qui lui infligeaient des heurts de plus en plus brutaux. Malgré la ceinture de sécurité, sa tête a percuté violemment quelque élément de la carrosserie, mais sans souffrance notable. Une fin tranquille.

Eh non ! Il a été ramené à la conscience par un chaos de douleurs : mal partout, avec des élancements plus précis. À toute force, il lui fallait faire le point de la situation. Bien entendu, les phares avaient été démolis par cette dégringolade. Au jugé, l'auto était encore sur ses roues, accotée de biais contre un arbuste qui la retenait sur la pente. Pas d'incendie, c'était toujours ça. Son bras droit, d'après la douleur, devait être cassé, et son genou gauche avait dû se briser, en tout cas s'abîmer sérieusement en heurtant le tableau de bord. Et son neveu ? Il l'a appelé, sans obtenir de réponse. Bon Dieu, s'il y était passé ? Avant tout, se rendre compte, essayer de réagir, peut-être d'agir.

Il a trouvé la touche du plafonnier : par extraordinaire, l'ampoule fonctionnait encore, puis examiné son neveu, affalé sur son siège et encore cramponné au volant. Les yeux clos, il respirait, visiblement. Bon. Mais le sang lui coulait des oreilles. Mauvais, ça : signe probable de traumatisme crânien. Et la compétence lui manquait pour savoir s'il y avait d'autres blessures internes, graves ou non. Que faire ? D'abord ne pas le déplacer, c'était élémentaire. Puis l'empêcher de se refroidir. De son bras valide, il a atteint, sur la banquette arrière, sa canadienne fourrée qu'il y avait déposée en montant dans l'auto et de son mieux en a recouvert son neveu. Et ensuite ? Chercher du secours ? À deux

heures du matin, en février, il ne devait pas passer âme qui vive sur cette route. Et comment remonter jusque là (à quelle distance ?) avec une jambe et un bras hors d'usage, en pleine nuit ? C'était vraiment une histoire de fous. Alors, attendre des secours : mais de qui ? En contrebas, dans les buissons, l'auto devait être invisible, de la route. Peut-être que le jour venu, et encore. . . Mais d'ici là, les chances du pauvre Charles allaient diminuer à vue d'œil : l'auto allait très vite se transformer en glacière : survivre, gravement blessé, là dedans, absurde. Si rien ne survenait, son neveu allait mourir pour rien.

Cette phrase lui a fait l'effet d'un coup de fouet cinglant : bon sang ! Impossible de rester là, passif, en s'apitoyant sur ses propres blessures. Dût-il en crever, il lui fallait tenter d'aller chercher du secours. En trouverait-il ou non ? en tout cas pas en demeurant assis dans la coccinelle. Bien sûr, il allait en baver, mais la vie de Charles valait bien cela.

Allez ! En grinçant des dents sous la douleur, il est parvenu à insérer son bras cassé dans l'ouverture de son blouson et à le bloquer plus ou moins en forçant la glissière de la fermeture éclair. Poussant avec sa jambe valide, après plusieurs tentatives, il a pu débloquer la portière de son côté. Carrosserie solide, cete coccinelle. Mais on aimerait mieux la voir rester sur la route. Il s'est extrait au mieux, ou plutôt au plus mal de son siège, atterrissant sur sa jambe valide, essayant de garder tendue la mauvaise pour ne pas faire travailler le genou démolé. Rotule cassée ? Il n'en savait rien ; tout ce qu'il savait, c'étaient les élancements de douleur qui refluaient par vague. Et déjà le froid le saisissait, tandis qu'il refermait la portière. La suite s'annonçait joyeuse ! Mais pas le moment de s'attendrir sur soi : il se sentait responsable de la vie d'un autre.

Accoutumé peu à peu à l'obscurité, il devinait vaguement la pente qui montait devant lui. Pas le choix d'une direction :

autant suivre la trouée de branches cassées que l'auto avait laissée dans sa dégringolade. Oui, mais comment progresser ? L'essai qu'il fit de se servir de sa jambe blessée lui arracha un hurlement. Il s'attendait bien à la douleur, mais pas à ce degré, noire, déchirante. Impossible de se mettre debout ; en outre, s'il tombait, comment protéger son bras cassé ? Une seule solution : progresser couché sur le dos, en poussant avec sa jambe intacte et en hâlant sur les buissons avec son bras gauche. Le moins qu'il osait prévoir, c'était l'allure d'un escargot malade. Mais en tout cas aurait-il essayé : il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre — et la suite.

Il replie sa jambe droite sous lui, ancre son talon dans la neige, saisit une branche du buisson le plus proche, au dessus de sa tête, pour ne pas rouler sur le côté, plus exactement sur son bras cassé. Il pousse lentement, la cuisse tremblant sous l'effort. Pas fameux : la pente est raide, naturellement le buisson est épineux, son dos frotte durement, pendant qu'il s'efforce d'éviter tout heurt à son bras et son genou démolis. Combien de centimètres gagnés ? Difficile de le savoir dans cette obscurité blanche et noire. Quelques chétifs centimètres, et déjà fatigué ! Mais pas question de se reposer ; il comprend trop bien que s'il s'arrête, il va geler sur place. Et attention à ne pas glisser sur la pente pour annihiler ses trop faibles efforts.

Allez, on remet ça. Chaque traction amène de très désagréables surprises : une branche qu'il n'a pu voir lui érafle cruellement la joue ; un buisson retient la jambe blessée. Un genou abîmé, qu'est-ce que ça peut faire mal ! La douleur et l'épuisement le font haleter. Où diable en est-il ? Au bout d'un temps infini, il essaye de renverser la tête en arrière pour voir si la route est toujours loin, mais impossible de rien distinguer quand on est étendu sur le sol, et il n'ose se redresser, ou simplement tenter de le faire. Ce n'est pas possible, il n'y arrivera jamais. Autant crever là, et cesser

d'avoir aussi mal. Se laisser mourir, ce ne doit pas être si difficile, au lieu de cette torture de Sisyphe : traîner un corps abîmé et de plus en plus glacé sur cette pente blanche.

Oui, mais mourir pour rien, et pas lui seul, mais aussi son neveu, ça il s'y refuse. Marche ou crève, c'est bien le cas de le dire. Mourir en sauvant la vie d'un autre (la phrase lui revient à l'esprit), voilà qui vaudrait vraiment la peine. Il continue donc à se traîner comme un ver coupé, douloureusement, mais obstinément. Atteindra-t-il jamais cette putain de route ? Trop épuisé pour jurer, il se sent arriver à la dernière limite de ses forces. Mais il croit pouvoir dépasser cette limite, au moins un court instant. Et en effet, il parvient à se traîner un peu plus vite. Mais oui, il est sur le plat, sur la route, quoi. Il se laisse aller et perd conscience quelques minutes — ou plus ?

Il est réveillé par un bruit reconnaissable entre tous : pas de doute, ce son, comme d'une grosse moto essouffée, c'est une deux chevaux. Couché en travers de la route, il peut tout juste relever un peu le buste et agiter son bras gauche, avant de retomber, pris maintenant dans le faisceau des phares. Une portière claque et une silhouette se penche sur lui : « Qu'est-ce qu'il s'est passé ? — Accident, roulé en bas. Mon neveu... — Vivant ? — Oui, mais je pense... traumatisme crânien. — Et vous ? — Un bras, un genou. » L'inconnu ne s'attarde pas à s'attendrir ni à féliciter : il a l'air d'un homme d'action : « Tout seul, je ne peux rien faire. Faut que je téléphone à la ville^a pour des secours. Vous, je vais vous redresser et vous déposer dans l'auto ; sinon, vous crevez de froid. » Il le saisit avec précaution, tout en continuant de lui parler pour le rassurer et le distraire de ses douleurs : « Une sacrée chance que je passe par là ; à cette heure, il n'y a pas grand monde. Heureusement que la réunion de cellule s'est prolongée. Attendez que je repère bien l'endroit pour

a. Gap.

les secours. Bon, on y va. Les secousses ne vous feront pas de bien, mais ça vaut mieux que d'être transformé en glaçon. Et n'ayez pas peur : une deux chevaux se trouve tout à fait à l'aise sur la neige. Vous n'allez pas refaire le saut. » Puis il se tait, attentif à la conduite, réfléchissant à ce qu'il va faire.

Quelques kilomètres et il s'arrête devant une maison isolée : « bougez pas. » Et déjà il frappe violemment à la porte et appelle : « Fernand, Fernand ! » Une fenêtre s'ouvre : « Qu'est-ce que c'est ? — Moi, Marc. J'ai un blessé, descend avec Simone. » Celui qui survient presque aussitôt est bâti comme un ours et pas plus ému à côté de Marc qui est mince et nerveux, mais qui parle net : « Salut, Fernand : tu me passes ton téléphone que j'alerte les pompiers, les gendarmes, le Samu, pour remonter l'autre qui est resté dans l'auto. Eux, ils auront le matériel. Toi, tu ramènes ce copain chez toi et avec ta femme tu vois ce que vous pouvez faire pour le réchauffer et soigner provisoirement ses blessures. » Il est déjà entré dans la maison, pendant que le nommé Fernand avec sa puissance pataude saisit le blessé, l'extrait de l'auto et l'emporte dans sa maison.

Mal partout, mais il retrouve soudain cette merveille oubliée, la chaleur. Et voilà que Simone, la femme du Fernand, placide matrone en robe de chambre bleue, lui apporte une boisson brûlante, il ne sait pas trop laquelle, mais ça fait du bien. Avec son mari, ils s'activent tous les deux, sans hâte, mais efficacement, comme des gens convaincus de ce qu'il faut faire. Fernand a apporté des planchettes : « Z'en faites pas. Vous allez en baver un moment, mais après ça ira mieux. Ma femme a fait un stage d'infirmière. — Merci, mais tout ce dérangement, en pleine nuit... — Vous rigolez ? On est communiste ou quoi ? Ah, vla le chef. » En effet, le mince Marc, toujours rapide et précis ; « J'ai averti tout le monde à la ville, pompiers, gendarmes, Samu, tout le paquet. On va s'occuper de votre copain, en vitesse. Je retourne sur les

lieux pour leur indiquer l'emplacement. Vous, bougez pas, vous êtes en bonnes mains. L'ambulance vous prendra au retour pour vous débarquer à l'hôpital. À très bientôt. »

En voilà un qui ne traîne pas : escamoté avant qu'on ait eu le temps de le remercier. Il essaye de s'en excuser, pendant que Simone lui bloque le bras dans des attelles, mais Fernand balaye tranquillement les excuses et hausse ses lourdes épaules : « Normal, non ? Z'en auriez fait autant pour un autre, même si c'était pas votre copain. Pas vrai ? Bon, voyons un peu ce genou : crois pas qu'on puisse y faire grand chose pour le moment. Et va falloir couper la jambe de votre pantalon. » De nouveau un océan de douleurs, tandis que le couple s'affaire, avec autant de douceur que possible, cependant. On lui a posé un long bandage pour immobiliser sa jambe, et Simone s'inquiète de savoir s'il a des gelures : « Vous sentez encore vos doigts de pied ? — Oui, ils me font mal. — Tant mieux : c'est bon signe, vous allez vous en tirer. — Mais mon neveu ? — Comptez sur Marc, il va tout ramener fissa, et à l'hôpital ils sont équipés pour. Il s'en sortira, lui aussi ; et grâce à vous. Ça vaut-il pas mieux que de mourir pour rien ? »